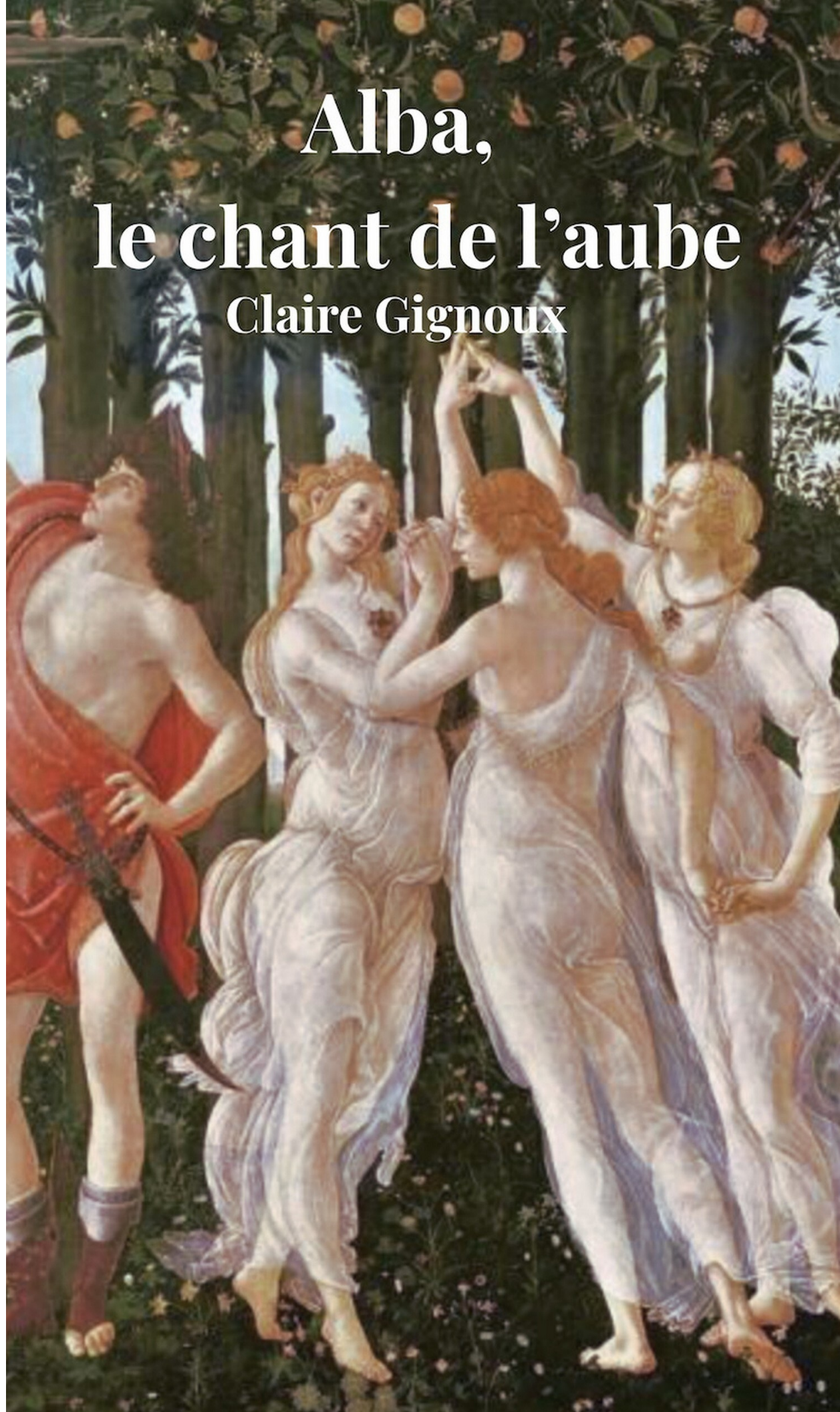


Alba, le chant de l'aube

Claire Gignoux



Claire Gignoux

Alba, le chant de l'aube

© Claire Gignoux, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0834-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À tous ceux qui ont déjà eu peur de la nuit.

*Ta vision ne devient claire que lorsque tu peux regarder dans ton cœur.
Celui qui regarde à l'extérieur rêve. Celui qui regarde à l'intérieur s'éveille.*

Carl Gustave Jung

Ce que nous accomplissons à l'intérieur transforme la réalité extérieure.

Plutarque

Fa

C'est facile à chanter

Chapitre 1

Connais-toi, toi-même

Elle sent le sol, le poids dense de la matière. L'humus en décomposition, la vie qui bout au ralenti, qui mélange, dévore, digère, transmute le pourri et le moisi en une terre fertile. Une transformation perpétuelle de la mort à l'infini. La vie s'incarne en elle, une vie parmi les autres, un souffle unique et pourtant ordinaire. Ses pieds nus ressentent le contact de la terre humide et presque chaude qui remue doucement. Elle respire. Un parfum d'écorce de sapin lui parvient, mêlé d'humidité, d'odeur de mousse, de lichen, de champignon et de fougère. La bruine matinale révèle enfin une fragrance minérale. Elle distingue la senteur des feuilles en décomposition et celle des mûres sauvages. L'odeur des plumages des oiseaux, et les marques olfactives de sangliers, de cerfs, de renards et de loups qui arpentent les bois. Celles de leurs poils, de leurs gueules et de leurs excréments. Elle a de la difficulté à savoir si l'odeur lui plaît. Elle voit à peine ce qui l'entoure et ne distingue que quelques tâches floues, un kaléidoscope aux couleurs vertes, blanches et grises.

Elle soupire calmement et déglutit. Sa salive est légèrement salée. Elle perçoit une tension dans l'air. Aucun bruit ne se fait entendre, pas même celui du vent. Le silence est parfait, comme s'il annonçait le début d'un commencement. Elle cligne des yeux pour ajuster sa vue et découvre progressivement une vaste clairière verdoyante entourée d'une forêt de sapins. Une légère brume caresse le paysage et le ciel éclaire le lieu d'un gris lumineux. À droite de la clairière se trouve un chalet. De style traditionnel, on aperçoit trois étages distincts. Les façades en pin, vieilles par le temps et les averses, arborent une teinte foncée, presque grise, qui se mêle avec les troncs des arbres environnants.

Félicité est surprise d'entendre les battements de son cœur. Il n'y a toujours aucun autre bruit. Il est rare qu'une forêt soit parfaitement silencieuse et cette absence de bruit lui fait prendre conscience que la situation n'est pas normale. Elle a l'impression d'être surveillée et décide de se mettre à l'abri dans la maison.

Elle s'approche hâtivement de la porte, mais n'ose ouvrir. Doit-elle toquer pour entrer ? À sa gauche, elle perçoit un mouvement et tourne furtivement la tête. Il n'y a rien. Désormais, le souffle court, Félicité essaie de rester concentrée

sur la porte.

Elle se retourne vers celle-ci afin de choisir si elle entrera ou non. Faut-il entrer directement ? Par réflexe, elle toque légèrement, mais son mouvement ne produit qu'un bruit sourd sur le bois massif : un son à la fois vide et plein de mystère. La jeune femme est seule, pourtant quelque chose d'autre est présent. Elle tente d'actionner le loquet, mais rien ne bouge. Elle essaie encore, un peu paniquée, mais l'accès principal est résolument fermé tel un mur, infranchissable.

Puisque personne ne semble répondre à sa demande et que la porte reste scellée, elle pose son oreille contre la porte afin de capter quelques bruits éventuels. Rien. C'est le silence complet, toujours, à moins que son cœur ne fasse trop de bruit. Elle murmure alors « dommage », l'oreille toujours appuyée contre le bardage de pin vieilli. C'est alors que la porte s'ouvre doucement comme par enchantement dans un léger déclic, tel un carillon. Les battements de son cœur se font plus forts, dans un mélange d'excitation, de curiosité et de crainte. Félicité, sans s'interroger davantage, se faufile dans le hall d'entrée. Il y a peu de lumière. La pénombre laisse apparaître une entrée spacieuse, mais les murs et l'escalier en bois sombre qui lui font face sont couverts de poussière. L'endroit fait penser à une vieille demeure inhabitée depuis plusieurs décennies. Pourtant, une odeur de cendre froide propre au feu de cheminée plane dans l'air. Lorsqu'elle avance, le plancher grince sous son poids. Félicité s'arrête net. Il lui semble que quelque chose la bloque. La maison semble lui dire de ne pas avancer davantage vers le couloir. Le silence environnant accentue cette sensation d'interdit. C'est comme si la maison lui disait « non, pas par-là ». Elle décide alors de suivre son intuition et de reculer. Étrangement, elle sent qu'elle est ici chez elle. L'escalier lui paraît plus attrayant, mais elle a soudainement envie d'explorer l'entrée, comme un nouveau propriétaire décide de revisiter un lieu qu'il viendrait d'acquérir.

Félicité revient sur ses pas. Maintenant qu'elle est entrée, elle n'a pas peur de ressortir. C'est comme si le chalet était là pour la protéger. L'endroit est à la fois encrassé et obscur et pourtant chaleureux et protecteur. Elle sort et observe la forêt de sapins un instant. Puis elle étudie le porche avec attention. À droite, sur la poutre faisant office de pilier, on peut lire des inscriptions d'une langue inconnue, ressemblant davantage à des glyphes. Elle passe ses doigts sur les inscriptions de bois sculpté, puis recule davantage. Elle laisse la lourde porte se refermer. Le bruit résonne dans le silence de la forêt. Sur la poutre du haut, elle

voit un cœur sculpté, entouré de décorations ressemblant à des végétaux. Ce cœur semble indiquer la porte d'entrée principale du chalet. Elle recule encore pour voir l'ensemble de la façade. Le faite du chalet n'est pas visible, comme si le bâtiment faisait soudain plus de trois étages. Félicité rentre pour en avoir le cœur net.

Le parquet craque légèrement sous ses pas. Elle décide d'emprunter les marches de bois pour se rendre à l'étage. La vibration provoquée par chacun de ses mouvements résonne dans l'ensemble du vestibule, comme donnant la caisse de résonance d'un instrument de musique. Félicité est particulièrement attentive. Chaque marche qui la rapproche de l'étage semble renforcer la force de gravitation sur son corps. Arrivée en haut, elle a l'impression qu'elle pèse trois fois son poids habituel : chaque mouvement est un effort, ses muscles sont léthargiques et il lui semble que son corps s'enfonce dans le plancher. Après quelques longues respirations, elle retrouve une densité supportable. Sur sa droite se trouvent deux portes dont la plus proche, entrebâillée, laisse passer quelques rayons de lumière blanche. À gauche se trouve un autre escalier et de nouveau un long couloir. Seules quatre portes sont visibles, mais l'espace manque de lumière pour discerner les détails dans ce couloir de transition. Félicité hésite à en découvrir davantage. Faut-il encore monter d'un étage ou ouvrir la porte entrebâillée ? Doit-elle explorer en continuant dans le long couloir sombre ? Elle commence par ce qu'elle prend pour une invitation : la porte est entrouverte et elle pénètre alors dans la chambre.

La salle est très lumineuse, quasiment vide avec un plafond haut, ce qui est relativement inhabituel pour ce type de construction. De grandes fenêtres avec vue sur la forêt de sapins d'un vert sombre baignée de brume, des murs d'un blanc cendré par les années, et un parquet patiné donnent au vide toute son importance. Au-dehors, le ciel ne fait qu'un avec la brume. D'une clarté aveuglante, ce nuage gris pâle demeure omniprésent autour du chalet cachant le reste du paysage, semblable à une journée froide de novembre en altitude. En entrant à gauche se trouve un long placard immaculé couvrant tous les murs du plafond jusqu'à l'angle de la chambre, tandis qu'à quelques mètres, un grand miroir allongé de forme ovale est installé. Sur le mur faisant la jonction entre le placard et les fenêtres, la jeune femme découvre une belle cheminée en plâtre blanc. Dans le foyer se trouve un tas de cendres. Le dernier mur accueille une fenêtre unique sur la façade principale de la maison.

Félicité se trouve désormais au centre de la chambre et vient se placer en face

du miroir. Pétrifiée par ce qu'elle voit, elle laisse échapper un petit cri. Bien que son intégrité physique soit intacte, elle est couverte de vêtements répugnants. La jeune femme de vingt-et-un ans se demande comment elle ne s'en était pas rendu compte plus tôt. Sont-ils infestés ? Il s'agit de loques recouvertes de résidus en tout genre. S'agit-il de traces de sang, de morve ou bien de nourriture ? Ces traces noires ressemblant à de la suie et d'autres, gluantes, donnent au vêtement l'apparence d'être vivant. Il suinte un mal-être, telle une plaie infectée. Sa tenue inclut des souliers délabrés à moitié troués à l'avant, une sorte de jupe avec un tablier, plusieurs écharpes l'étouffant légèrement et un chapeau miteux. Une veste crasseuse d'un gris indéfini vient compléter l'ensemble.

Avant d'avoir vu son reflet dans le miroir, elle pensait porter simplement des chaussures et une tenue classique. Elle n'avait aucune idée de son accoutrement. Félicité ôte alors, dans un geste de colère, le chapeau ainsi que l'ensemble de ces drôles d'écharpes et manque presque de s'étouffer dans ce mouvement précipité. Puis elle reprend son calme et le souffle court progressivement s'allonge. Elle observe les écharpes sur le sol. Il lui semble les connaître. Rapidement, elle enlève la veste, les chaussures et les mitaines. Elle s'accroupit pour observer ces fripes. En effet, ils lui étaient familiers. Il y a deux longues écharpes entremêlées. L'une est d'un gris couleur jaunâtre et l'autre verte avec des pelures rouges. Ces écharpes sont des versions décharnées de ce qu'elle avait pu connaître auparavant. En réalité, il s'agit de copies conformes, mais usagées, des écharpes appartenant à ses grands-parents paternels. Félicité n'en revient pas. La jeune femme ne comprend pas. Pourquoi sont-elles dans cet état ? Pourquoi les porte-t-elle ? La jeune femme aux cheveux châtain est également surprise par la veste. Cette dernière semble remplie de sable et, en la touchant de nouveau, elle ressent un poids écrasant. Le poids de quoi ? De la bienséance ? La contrainte de ne pas pouvoir être libre de ses mouvements et de ses envies ? Elle enlève sa main avant qu'une autre sensation désagréable ne survienne. *Une telle veste finirait par écraser les épaules, le cou et la cage thoracique de n'importe qui.* La voix, qui résonne habituellement dans sa tête, se fait entendre comme si elle venait de murmurer ces mots. Mais, pour le moment, elle n'y prête pas attention, perdue dans ses pensées, elle continue de scruter le reste de la tenue. Sa chaussure gauche appartient à sa grand-mère maternelle. Celle de droite à son grand-père maternel. Elles sont dépareillées. Les mitaines viennent de ses arrière-grands-parents. Leurs noms sont en effet inscrits à l'intérieur de ce qui avait été un jour des gants en cuir. Ils semblaient être infectés de mites et même de moisissures. Rien que d'observer cette saleté, la fait frissonner. Ces quatre